

Conférence du 21 avril 1920

Extrait du livre : Vers un renouveau de la pédagogie - GA301

© 2001 Éditions Triades

Tous droits réservés pour la version française - Reproduction complète ou partielle soumise à autorisation

La tripartition de l'être humain

Il n'est pas toujours facile de caractériser la nature spécifique de la science de l'esprit à partir de la forme de conscience propre à notre époque ; car il est bien évident que l'on juge d'abord une chose nouvelle que l'on rencontre d'après ce que l'on connaît déjà. La science de l'esprit telle qu'il en est question ici est d'une autre nature que ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la science; non par le fait, bien sûr, qu'elle voudrait nécessairement et pour toute chose établir d'autres contenus et d'autres idées, mais par le fait qu'elle s'adresse d'une autre façon à l'ensemble de l'homme. Et c'est justement en raison de sa nature spécifique que la science de l'esprit peut être fructueuse pour l'art pédagogique. Pour exprimer quelle est cette spécificité de la science de l'esprit, j'aimerais commencer par dire en passant ce qui suit.

Lorsque nous prenons connaissance aujourd'hui de quoi que ce soit, nous pensons que nous acquérons certaines représentations sur telle ou telle chose, et qu'ensuite nous emportons ces représentations avec nous pour toute la durée de notre vie, dans la mesure du moins où notre mémoire s'y prête. Nous nous rappelons les choses, et par ce fait nous les savons. Mais en réalité la science de l'esprit n'est pas propre à un tel emploi dans la vie. Certes, elle est souvent comprise ainsi du fait des habitudes établies dans la vie actuelle. Mais ceux qui la comprennent ainsi, comme un recueil de données, peut-on dire, ceux-là ne la considèrent pas sous son vrai sens. Ils considèrent quelque chose qui est bien plus proche de la vie que la connaissance ordinaire, sensible et matérielle, d'une manière qui reste tout aussi éloignée de la vie que la manière sensible et matérielle de voir. Voyez-vous, si un homme s'en allait dire : Hier j'ai mangé et j'ai bu, je n'ai donc plus besoin de le faire de toute ma vie, vous trouveriez bien évidemment cela absurde. Car nous avons toujours à renouveler la relation entre l'organisme humain et ce que cet organisme doit prendre pour lui de la nature extérieure afin d'assurer son existence, et l'on ne peut faire autrement que de satisfaire encore et toujours ce processus d'absorption et d'assimilation. Ainsi en va-t-il sous un certain rapport avec la science de l'esprit. La science de l'esprit donne intérieurement à l'homme quelque chose qui le rend pleinement vivant, et qu'il lui faut en réalité renouveler

sans cesse pour que cela reste toujours vivant en lui. Et c'est pourquoi la science de l'esprit est quelque chose qui est véritablement bien plus proche de ce qui en l'homme est créateur que ne l'est le savoir habituel, et ce qui par conséquent peut effectivement s'avérer être une source d'impulsions multiples pour façonner ce matériau plus précieux que tout, l'homme en devenir, lequel ne peut être pris en main de façon juste que si l'on est soi-même un artiste.

Il n'apparaîtra pas ainsi dès les premières heures que la science de l'esprit est quelque chose d'immédiatement vivant dans ce sens-là. Mais si vous avez la patience d'observer ce qui, en raison des habitudes de la vie actuelle, doit d'abord être présenté sous une forme assez abstraite, de manière à percevoir comment cela prend peu à peu réellement vie, si bien que nous n'en retirons pas seulement des connaissances, mais aussi une chose qui à chaque instant, à chaque heure, est en même temps une école de l'amour de la vie, alors vous remarquerez justement, grâce à cette patience, à quel point la science de l'esprit est orientée tout autrement, et combien lui font le plus de tort ceux qui, un jour, ont appris quelque chose par cette science de l'esprit et qui, ensuite, disposent de celle-ci comme d'un savoir quelconque en n'y voyant guère qu'un recueil de données sur le monde.

J'ai voulu poser cela au préalable, car les choses que je vais avoir à dire aujourd'hui sont justement à considérer tout d'abord à cette lumière. J'ai indiqué hier comment une réelle connaissance de l'homme nécessite d'envisager celui-ci à partir des points de vue les plus divers, mais également comment ces divers points de vue conduisent à embrasser les éléments physique-corporel et psycho-spirituel dans leur unité. J'ai dit alors que l'on parlait dans la science de l'esprit de l'homme physique, de l'homme éthérique, de l'homme astral et du Je individuel. Chacun de ces éléments qui constituent la nature humaine est quant à lui, sous un certain rapport, tripartite. Le corps physique est tripartite, et tous les autres éléments de l'entité humaine sont également tripartites, de sorte qu'entrent en ligne de compte, comme entrelacés, les points de vue les plus divers. Je vais essayer aujourd'hui d'éclairer la nature humaine par un tout autre côté, et vous verrez qu'il résultera finalement de ces différents éclairages une description vivante de l'entité humaine.

Sous un tout autre rapport que nous l'avons fait hier, nous pouvons en effet encore envisager l'homme sous un triple point de vue : le point de vue corporel, le point de vue psychique, et le point de vue spirituel. J'insiste expressément sur le fait que ce que je vais dire aujourd'hui se place sous un tout autre rapport, et ne coïncidera que plus tard avec ce que j'ai exposé hier. Je disais à l'instant que nous pouvons envisager l'homme du point de vue corporel. Il nous apparaît alors aussitôt comme un être tripartite. Puis du point de vue psychique, il nous apparaît à nouveau comme un être tripartite, et c'est encore le cas du point de vue spirituel.

Commençons par considérer l'homme du point de vue corporel. Sur ce sujet, le mode de recherche conduite en physiologie par la science actuelle fait souvent fausse route et

n'arrive pas à une réelle vision plastique de l'être humain. Je dois dire que j'ai fait remarquer ces choses dans mon livre « Des énigmes de l'âme » paru il y a de cela deux ou trois ans, et qui est le résultat d'une étude sur ce thème qui a duré pendant trente années. Tout à l'heure j'ai évoqué cette tripartition naturelle de l'homme à partir du point de vue corporel. Je vais tout d'abord introduire ces choses dans leurs grandes lignes, avant d'apporter peu à peu au cours de l'heure des arguments plus circonstanciés.

Lorsque nous commençons par considérer l'homme sous son rapport corporel, il s'agit d'abord de nous tourner vers ce qu'est l'homme du fait qu'il est un être qui perçoit le monde extérieur au moyen des sens. Mais vous savez aussi que ces sens, qui sont dans une certaine mesure localisés à la périphérie de l'organisme humain, sont prolongés par des nerfs vers l'intérieur de l'homme. Celui qui, sans chercher plus loin, mélange entre elles l'organisation nerveuse et sensorielle et le reste de l'organisation humaine, n'aborde absolument pas l'homme de manière à ce que celui-ci puisse devenir compréhensible dans sa nature essentielle. On trouve, en ce que j'aimerais appeler l'homme neurosensoriel, un plus haut degré d'autonomie, d'individualisation. Et c'est justement parce que, dans la science aujourd'hui, on ne considère de fait l'homme entier que comme une entité nébuleuse que l'on n'arrive pas à percevoir clairement cette autonomie fondamentale de l'homme neurosensoriel. Nous nous comprendrons encore mieux dès que je me serai expliqué plus en détail.

Nous avons ensuite un deuxième élément de l'entité corporelle de l'homme en ce qui vient s'insérer dans notre organisme en tant que ce que j'appelle l'organisme rythmique, organisme « rythmisant » de l'homme ; il faut entendre ici ce qu'il y a de rythmique dans le système respiratoire, ce qu'il y a de rythmique dans le système de la circulation sanguine, et ce qu'il y a de rythmique dans le système des vaisseaux lymphatiques. Tout ce qui en l'homme se trouve dans une activité rythmique constitue un deuxième système dans l'entité générale de l'homme et jouit d'une autonomie relative vis-à-vis de l'homme neurosensoriel. C'est comme si ces deux systèmes autonomes étaient simplement entremêlés et se contentaient de communiquer. Cette unité en l'homme, que la science actuelle croit constater en raison du manque de clarté dans ses concepts, n'existe pas comme telle.

Et le troisième élément est à nouveau quelque chose de relativement autonome par rapport à l'homme dans son ensemble ; c'est celui que j'aimerais appeler l'organisme métabolique. Si vous considérez simplement l'homme de nature triple sous le rapport de l'activité — l'homme neurosensoriel, l'homme qui vit dans certaines activités rythmiques, l'homme qui vit dans le métabolisme —, alors vous avez tout ce qui est présent dans la nature humaine dans la mesure où celle-ci est un organisme actif. Et vous avez en même temps établi l'existence de trois systèmes autonomes dans l'organisme humain.

Voyez-vous, la science actuelle se fait des idées totalement fausses au sujet de ces trois systèmes autonomes lorsqu'elle se contente de dire que la vie de l'âme est rattachée à la vie

nerveuse. Nous pouvons voir partout - c'est comme une habitude qui s'est instaurée au fil du temps depuis à peu près, dirons-nous, la fin du XVIIIe siècle - que la vie de l'âme est mise dans un certain rapport avec la seule vie nerveuse. Nous allons, afin de donner un certain sens à cette tripartition du corps humain que je viens d'esquisser, examiner l'appartenance de la vie de l'âme à cet homme tripartite.

Nous devons dire à présent : Tout ce qui est concentré dans le corps métabolique de l'homme, tout ce que ce corps métabolique exerce comme activité, cela est directement en rapport avec le vouloir humain.

Ce qui procède du système circulatoire est directement en rapport avec le ressentir de l'homme, et ce qui procède du système neurosensoriel est en rapport avec l'activité de représentation de l'homme. Voyez-vous, c'est ici justement que la science moderne se fait des idées fausses. Elle affirme que la vie de l'âme humaine est en rapport avec la vie nerveuse en général, et donc au premier chef avec la vie neurosensorielle. Penser, sentir et vouloir seraient en rapport direct avec la vie nerveuse, et ce ne serait qu'au travers des nerfs que l'activité de la vie de l'âme serait transmise indirectement à l'homme sous son aspect rythmique et circulatoire et sous son aspect métabolique. Par ce fait, une confusion totale s'introduit dans la compréhension de l'homme. On s'éloigne de la nature humaine au lieu de s'en approcher.

Il n'y a que l'activité de représentation qui ait directement affaire avec la vie neurosensorielle. Par contre, de façon tout aussi directe que la vie de la représentation est rattachée à la vie neurosensorielle, la vie affective de l'homme est rattachée à son système rythmique. La vie du sentiment, en tant que vie psychique, accompagne à la fois la respiration, la circulation sanguine, la circulation de la lymphe, et est rattachée de façon tout aussi directe à ce système que l'est le système de la représentation au système nerveux. Et le système de la volonté est rattaché directement au système métabolique. Il se produit toujours quelque chose dans le métabolisme humain, dès lors que la volonté entre en activité ou arrête une décision. La vie nerveuse n'a pas le rapport avec le vouloir qu'on lui attribue habituellement, mais la volonté est au contraire directement en rapport avec le métabolisme, et ce rapport avec le métabolisme, l'homme de représentation ne le perçoit de son côté qu'au travers du système nerveux. Tel est le rapport réel.

Le système nerveux n'a pas d'autre fonction que de nous permettre de nous représenter les choses. Aucune importance que soit représenté quelque objet extérieur ou bien ce qui se passe au niveau de la volonté dans son rapport avec le métabolisme, le nerf a toujours la même fonction. La science actuelle distingue les nerfs sensitifs, dont le rôle serait de porter les impressions du monde extérieur provenant de la périphérie du corps vers l'organe central, et les nerfs moteurs, dont le rôle serait d'avoir à porter vers la périphérie du corps

ce que le système central peut émettre comme impulsions volontaires. Pour parler de cela encore plus précisément : on a échafaudé des théories véritablement pleines d'esprit - car ce sont là réellement des choses pleines d'esprit - pour prouver, en sectionnant des nerfs et ainsi de suite, qu'une telle distinction existait bel et bien entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs. Mais en réalité elle n'existe pas.

Et bien plus significatif que toutes les théories échafaudées judicieusement au cours du temps à propos de cette distinction entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs est cet autre fait que l'on peut sectionner un soi-disant nerf moteur, relier sa terminaison à celle d'un nerf sensitif également sectionné, et que cela donne à nouveau un nerf de nature indifférenciée ! Cela est beaucoup plus parlant que tout ce qui a été échafaudé par ailleurs, et montre bien qu'aucune différence ne peut être trouvée entre nerfs moteurs et nerfs sensitifs au niveau de leur fonction réelle. Et aucune différence ne peut être non plus trouvée sur le plan de la physiologie et de l'anatomie. Les prétendus nerfs moteurs ne sont pas ce qui porte les impulsions volontaires provenant de l'organe central vers la périphérie de l'homme, car en réalité ces nerfs moteurs sont aussi des nerfs sensitifs. Ils sont là afin que, si par exemple je remue un doigt, il s'établisse une relation directe entre la décision volontaire et le métabolisme du doigt, pour que l'influence directe exercée par la volonté se saisisse du métabolisme du doigt. Ce changement, ce processus dans le métabolisme, est perçu par les prétendus nerfs moteurs. Et si je ne perçois pas ce processus métabolique, alors il ne peut non plus résulter aucune décision volontaire, car l'homme est amené aussi bien à percevoir ce qui se passe en lui, du moment qu'il lui est nécessaire d'en savoir quelque chose et d'y prendre part, qu'à percevoir quoi que ce soit du monde extérieur, dans la mesure où cela peut le concerner.

Cette distinction entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs est tout simplement, pourrait-t-on dire, la servante la plus complaisante du matérialisme, une servante qui du reste ne doit sa place dans la science matérialiste qu'au fait qu'à notre époque moderne on ait trouvé pour cela un terme de comparaison grossier, à savoir le télégraphe. On télégraphie d'une station à l'autre, puis on télégraphie à nouveau dans l'autre sens. C'est à peu près sur ce modèle que l'on se représente aujourd'hui les processus se déroulant dans les nerfs sensitifs et les nerfs moteurs, de la périphérie vers l'organe central puis inversement. Toute cette image n'a, bien sûr, été rendue possible qu'à une époque où la télégraphie eut justement à jouer un tel rôle comme au XIXe siècle. Sans elle, on n'aurait pas pu trouver cette image, et l'on serait peut-être arrivé à une conception plus conforme à la nature de ces processus.

Voyez-vous, cela peut donner l'impression que l'on veut, par un certain radicalisme, par manie de critiquer, totalement fouler aux pieds ce pour quoi tant d'hommes se sont donné autant de peine, avec tout le sérieux possible. Mais ne croyez pas que cela soit facile! Ne croyez pas que quelqu'un puisse faire cela avec facilité. J'ai commencé tout jeune homme à m'intéresser à la théorie des nerfs, et cela a été pour moi quelque chose de bouleversant de

remarquer combien justement cette théorie est la mauvaise servante du matérialisme, car par-là, du fait que l'on se représente le cordon nerveux comme portant l'impulsion de la volonté de l'organe central vers la périphérie de l'homme, c'est-à-dire vers le muscle, vers l'organe du mouvement, ce qui est une influence psychique directe de la volonté sur le métabolisme se voit interprété matériellement. On transpose ainsi dans l'organisme des processus matériels.

Dans l'acte volontaire se trouve tout d'abord en vérité un rapport direct entre l'impulsion psychique de la volonté et un certain processus du métabolisme. Le nerf n'est là justement que pour communiquer la perception de ces processus. Et pareillement, le nerf n'est là que pour communiquer la perception qui doit avoir lieu pour l'homme lorsqu'une relation se produit entre son ressentir et un certain processus s'exprimant au niveau de la circulation. C'est toujours ce qui se passe lorsque nous ressentons quelque chose. Cela n'a pas en premier lieu pour fondement un quelconque processus nerveux, mais une modification de notre système circulatoire.

En tout sentiment, quel qu'il soit, se trouve toujours un processus qui est non plus métabolique, mais qui se passe dans le flux rythmique du processus circulatoire. Et ce qui s'accomplit là, ce qui s'accomplit dans le sang, dans la constitution de la lymphe, dans l'oxygénation, laquelle n'est pas à proprement parler un processus métabolique dans la mesure où nous avons affaire au processus rythmique de la respiration — l'oxygénation est un processus métabolique dans la mesure où elle compte parmi les médiateurs de la volonté —, tout cela appartient au domaine du ressentir.

Tout ce qui est du ressentir est directement de l'ordre du processus rythmique. Et de nouveau, les nerfs ne sont là qu'afin que nous percevions ce qui a lieu directement entre le ressentir de l'âme et le processus rythmique dans l'organisme. Les nerfs ne sont donc, là encore, que des organes de perception. Si bien que nous pouvons comprendre désormais, grâce à cet examen conduit selon la science de l'esprit, ce que signifie en réalité le fait que nous trouvons sans cesse à lire dans les manuels de psychologie ou encore de physiologie : oui, sur le plan de la théorie on doit admettre l'hypothèse que l'homme a des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ; mais anatomiquement ils ne se distinguent entre eux tout au plus que par leur épaisseur, et par absolument rien d'autre. Pour ce qui est des spéculations concernant notamment le tabès, j'aurais encore à y revenir. Mais je voulais tout d'abord aujourd'hui seulement suggérer ceci, qu'une observation impartiale de l'organisation tripartite de l'homme nous révèle l'organisme neurosensoriel, qui est de l'ordre de la vie psychique de la représentation, puis l'organisme qui vit dans les rythmes, qui est de l'ordre de la vie psychique du sentiment, et enfin l'organisme qui vit dans le métabolisme, au sens le plus large, et qui est directement de l'ordre de la partie volontaire de la vie de l'âme.

Pour clarifier les choses, nous allons à présent envisager la vie dans l'élément musical par exemple. Cette vie dans l'élément musical est la meilleure preuve qui soit — une parmi tant

d'autres que nous verrons en partie en temps voulu, mais peut-être l'une des meilleures — de l'attribution particulière de la vie du sentiment à la vie rythmique de l'organisme. Cette vie rythmique est perçue dans son rapport avec la vie du sentiment par la vie de la représentation, qui est liée à l'organisme neurosensoriel.

Lorsque nous écoutons quelque chose de musical, que nous nous adonnons de quelque manière que ce soit à une composition sonore, cela est apparemment reçu tout d'abord par le biais des sens. Mais les physiologistes qui savent observer un peu plus finement remarquent comment la respiration prend part intérieurement à l'écoute du morceau, et comment notre respiration a réellement quelque chose à voir avec ce que nous éprouvons en nous comme étant ce que nous donne à entendre la musique et qui, comme tel, ressortit au jugement esthétique et appartient au domaine de l'art.

Nous devons, en effet, être au clair sur le processus complexe qui s'accomplit véritablement et sans cesse en nous. Songez un peu à cet organisme qui est le nôtre. L'organisme neurosensoriel, qui est centralisé dans le cerveau humain, est en fait centralisé de telle sorte qu'à vrai dire il ne se trouve qu'en infime partie dans une condition stable ; le cerveau, dans son ensemble, baigne dans le liquide céphalorachidien. Je vais essayer de rendre clair ce qu'il en est par ce qui suit : si notre cerveau ne baignait pas, comme c'est le cas, dans le liquide céphalorachidien, il exercerait une pression constante sur les vaisseaux sanguins qui se trouvent à la base du crâne, et les comprimerait en permanence. Mais du fait qu'il baigne dans le liquide céphalorachidien, notre cerveau est soumis à une constante poussée verticale — ce que l'on appelle, la poussée d'Archimède, comme vous l'avez appris en physique —, si bien qu'en réalité, sur les quelque 1300 ou 1500 grammes que pèse le cerveau, il n'y a que 20 grammes tout au plus qui viennent peser sur la base du crâne. Du fait que le cerveau subit une très forte poussée verticale, il vient exercer très peu de pression sur la base du crâne. Mais ce liquide céphalorachidien n'a pas moins part à notre expérience humaine globale que par exemple la partie fixe du cerveau !

Il se trouve en fait dans un perpétuel mouvement ascendant et descendant. Il se meut rythmiquement vers le haut et vers le bas à partir du cerveau et à travers le canal de la moelle épinière : il s'épanche dans la cavité abdominale, est ensuite repoussé lors de l'inspiration dans la cavité cervicale, d'où il est à nouveau expulsé lors de l'expiration pour s'épancher dans l'abdomen. Ce liquide céphalorachidien, c'est-à-dire son prolongement dans le reste de l'organisme, est donc en perpétuel mouvement ascendant et descendant, de sorte qu'un incessant mouvement vibratoire se produit, dont tout l'homme est rempli et qui est en rapport avec sa respiration.

C'est en tant qu'hommes qui respirons que nous nous plaçons à l'écoute d'une succession de sons. Sans arrêt, le liquide céphalorachidien est chassé vers le haut, puis vers le bas. Et tandis que nous écoutons, le rythme de ce va-et-vient du liquide céphalorachidien accompagne intérieurement ce qui, par le fait de la résonance des sons dans l'organe

auditif, prend figure en nous de perception sensible, et il se produit un continuel accord rythmique entre la musique vibratoire intérieure due à notre respiration et ce qui nous parvient à l'oreille comme processus de perception. C'est en cela que l'expérience musicale consiste en réalité, dans cet équilibre entre la perception auditive et le processus rythmique de la respiration.

Et c'est bien mal dépeindre les choses que de vouloir rattacher directement la perception musicale, laquelle est partout essentiellement pénétrée par le ressentir, avec les seuls processus nerveux. Ceux-ci ne servent en réalité dans la perception musicale qu'à ce que nous puissions relier plus profondément ce qui s'accomplit avec notre Je, qu'à ce que nous le percevions fidèlement, qu'à ce que nous le portions dans l'activité de représentation.

J'ai tenté par le passé d'explorer ces choses dans toutes les directions. C'était à l'époque où l'humanité en Europe était encore plus directement intéressée par de telles questions. Comme vous le savez, un vif conflit opposait alors la conception du Beau musical représentée par Richard Wagner et ses élèves au Viennois Hanslick w. On pouvait alors voir le problème du processus de perception musicale être débattu en tous sens. On parlait également dans ce contexte des tentatives que l'on peut faire pour accéder derrière le processus de perception musicale. Et c'est précisément dans le cadre de ce processus de perception musicale qu'il importe de chercher la relation directe entre les processus circulatoires et ce qui est à proprement parler le ressentir humain, alors même qu'il existe conjointement une relation directe entre le système nerveux et l'activité de représentation. Mais une telle relation directe n'est à chercher ni entre le système nerveux et le ressentir, ni entre le système nerveux et le vouloir.

Je suis convaincu que cette fausse hypothèse des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs qui s'est introduite dans la science comme la servante du matérialisme s'est déjà bien plus emparée de la manière de penser de l'homme qu'on le prétend, et qu'elle deviendra d'ici une ou deux générations une réelle conviction. Oui, je suis convaincu que cette théorie matérialiste des nerfs est d'ores et déjà devenue une conviction pour l'humanité, et qu'en réalité nous portons déjà en nous cette théorie en cours dans la physiologie ou la psychologie que nous répétons par cœur, et que cette conviction sépare au fond les hommes.

Lorsqu'on a le sentiment - et les gens aujourd'hui ont déjà ce sentiment - qu'en réalité nous ne nous trouvons face à autrui que de manière à ce que nous exercions sur l'autre une impression sensible et réciproquement, et que l'autre renferme à part lui, retranchée de nous, la vie de son sentiment, laquelle ne peut être communiquée que par le truchement des nerfs, alors nous érigeons une barrière entre les hommes.

Il en est vraiment ainsi que ces barrières ont donné lieu à d'étranges opinions, lorsque par exemple nous entendons des gens dire : Oui, lorsque je regarde quelqu'un d'autre, je vois qu'il a le nez au milieu du visage, qu'il a deux yeux à cet endroit où je sais moi-même avoir

deux yeux. Il a un visage formé comme le mien. Et tandis que je vois tout cela, j'en tire inconsciemment la conclusion : dans cet organisme comme le mien est présent un Je comparable au mien. Il se trouve déjà aujourd'hui des gens qui professent cette théorie et qui conçoivent les rapports entre personnes de façon si extérieure qu'ils prétendent qu'il y aurait en face de la forme humaine une « conclusion » nécessaire à tirer pour arriver à se dire que l'autre a un Je comparable au nôtre. Mais la conception qui met uniquement en rapport la vie nerveuse avec la vie de la représentation, et par contre la vie circulatoire et respiratoire avec la vie du sentiment et toute la vie du métabolisme avec la vie de la volonté, cette conception, si elle devient un jour conviction, si elle devient un jour expérience réelle, elle conduira les hommes à se rejoindre de nouveau. Aujourd'hui je ne peux d'abord que me servir d'une image pour illustrer ces rapports.

Voyez-vous, nous serions en tant qu'hommes vraiment très séparés les uns des autres sur le plan de l'âme et de l'esprit si nous nous tenions psychiquement et spirituellement en face d'autrui de telle manière que nous ne développerions réellement dans notre intériorité tout ce qui est du sentir et du vouloir que par le biais des nerfs, et s'il nous fallait penser que l'homme était en sa totalité retranché sous sa peau. L'âme serait alors bien isolée ! Mais je voudrais dire que c'est ainsi que les hommes se sentent aujourd'hui, et un reflet fidèle de ce sentiment est le climat toujours plus antisocial de l'Europe.

Mais il existe aussi une autre possibilité. Nous sommes assis ici tous ensemble dans cette salle; et comme nous respirons l'air qui nous est commun, nous ne saurions dire que nous pouvons exclure tous ceux qui nous entourent de notre caisson d'air personnel. Nous respirons l'air qui nous est commun. Celui qui applique l'ensemble de la vie de l'âme au système nerveux isole les hommes. Mais celui qui par exemple restitue la vie de l'âme à la vie respiratoire fait par là même de cette première quelque chose de commun. De même que l'air nous est commun, la vie de l'âme est et devient pour nous commune si nous la restituons à l'organisme rythmique.

Et si par ailleurs il est dans l'organisme social actuel certaines personnes qui ont les moyens de s'acheter des produits de qualité un peu meilleure, tandis que les autres doivent se contenter de produits moins bons, l'individu aisé ne peut cependant pas faire en sorte, afin de ne pas manger la même chose que l'individu sans ressource, de faire venir sa nourriture de la Lune ou d'un tout autre corps céleste! Sur le plan du métabolisme également nous avons une vie commune. Et si nous pouvons voir une relation originelle, directe et première entre la vie du métabolisme et la vie de la volonté, alors celle-ci s'avère donc être également quelque chose de commun.

Vous verrez combien il est d'une portée infinie que l'on reconnaisse d'une part ce rapport entre la vie du sentiment et tout ce qui est rythmique dans la nature humaine, ainsi que tout ce qui relie rythmiquement l'homme avec le monde extérieur, et que d'autre part l'on comprenne la vie de la volonté dans son rapport avec la vie du métabolisme. Il apparaît ici

encore comment la science de l'esprit est justement apte à connaître réellement la matière et ses processus. Le matérialisme, quant à lui, est condamné tôt ou tard à ne plus rien comprendre à la matière.

Ainsi vous ai-je familiarisé, d'abord de façon préliminaire - par la suite nous verrons toutes ces choses plus en détail -, avec la tripartition de la vie corporelle de l'homme, constituée d'une vie neurosensorielle, d'une vie de l'organisme rythmique, et d'une vie de l'organisme métabolique. Par la même occasion, nous avons de fait déjà traité de la tripartition qui a rapport à la vie de l'âme. Nous pouvons nous contenter de considérer la répartition banale en penser, ressentir et vouloir, habituellement prise pour base, comme étant la façon dont la vie de l'âme est organisée. Mais on a une mauvaise approche de cette vie de l'âme si l'on place cette organisation, qui n'en est pas moins justifiée, au premier plan.

Vous n'êtes pas sans savoir que l'organisation de la vie de l'âme humaine en activité de représentation ou penser, en ressentir et en vouloir, revient à nouveau souvent dans les diverses écoles psychologiques. Mais à une observation impartiale de la nature humaine doit apparaître toujours plus clairement qu'en vérité ce n'est pas encore la voie qui permet d'acquérir une conception véritable de la vie de l'âme.

Or il est à vrai dire un phénomène, ou disons plutôt un ensemble de phénomènes, qui est beaucoup plus caractéristique pour la vie de l'âme que les abstractions penser, ressentir et vouloir. Celles-ci sont justifiées, comme je l'ai dit, mais pour apprendre à connaître de façon vivante la vie de l'âme, il est préférable de ne pas partir d'elles, mais d'abord de considérer une chose dont toute la vie de l'âme est traversée et qui en est une manifestation bien plus primordiale, à savoir le fait que l'âme vit toujours alternativement dans la sympathie et l'antipathie, dans la disposition à aimer et à haïr. Seulement on ne remarque habituellement pas ce mouvement de balancier de la vie de l'âme entre l'amour et la haine, la sympathie et l'antipathie. Nous ne le remarquons pas pour cette raison que nous n'évaluons pas du tout de manière juste certains processus de la vie de l'âme.

Voyez-vous, l'homme juge. Le jugement est soit affirmatif, soit négatif. Je dis : L'arbre est vert. Je relie les deux représentations de l'arbre et du vert, je les relie de manière positive. Je dis : Tu n'es pas venu chez moi hier. Je relie deux représentations ou plutôt deux ensembles de représentations de manière négative. Mais déjà il se trouve en dernier lieu à la base de tels jugements quelque chose de l'ordre de la sympathie et de l'antipathie dans la vie de l'âme.

Le jugement affirmatif est toujours ressenti avec sympathie, le jugement négatif est toujours ressenti avec antipathie. Non pas que la justesse du jugement dépende de la sympathie et de l'antipathie, mais elle est ressentie à travers elles. Et nous pouvons ajouter : Entre elles deux, la sympathie et l'antipathie, est également nettement présent un troisième facteur : c'est lorsque l'individu doit se décider pour l'une ou pour l'autre. Car nous n'avons pas simplement la sympathie et l'antipathie dans la vie de notre âme, nous avons aussi

clairement un mouvement de balancier qui garde la mesure entre elles deux, et qui est un état positif en soi. Donc nous trouvons encore dans la vie de l'âme, pas de façon aussi tranchée que dans le corps, car nous avons affaire ici à un processus et non à des éléments dissociables, une organisation triple en sympathie, antipathie, et ce qui est entre les deux.

Mais une organisation analogue se présente à nouveau et plus clairement en considérant le spirituel en l'homme, que la psychologie mélange allégrement avec l'élément psychique. Or nous allons voir que l'on ne peut acquérir une compréhension réelle et plastique de l'être humain que lorsqu'on devient à même de distinguer ces trois points de vue sur l'entité humaine : le corporel, qui consiste dans les processus neurosensoriel, circulatoire et métabolique ; le psychique, qui consiste dans les expériences d'antipathie et de sympathie et dans le mouvement de balancier entre les deux; et le spirituel, qui se présente à nous également de façon très clairement tripartite, et à vrai dire selon trois états nettement distincts les uns des autres. Dans le vécu spirituel de l'homme, nous avons clairement à distinguer entre la vie éveillée, que nous connaissons tous comme l'état de notre vie spirituelle qui nous est propre du réveil à l'endormissement, et cet autre état de notre vie spirituelle qu'est le sommeil, de l'endormissement au réveil. Et nous avons entre eux le troisième état, que nous connaissons au moment du réveil : le rêve. L'éveil, le rêve, le sommeil, ce sont là les trois éléments de la vie de l'esprit. L'éveil, le rêve, le sommeil. Ceci dit, si l'on veut accéder à une connaissance réelle de la vie de l'esprit, il ne faut pas se contenter d'associer l'éveil, le rêve et le sommeil, à leur représentation triviale, mais on doit être clair sur le fait qu'il nous faut acquérir le sens qui convient pour pouvoir observer la manière dont l'état spirituel du sommeil se manifeste en premier lieu. Nous voyons que le sommeil se traduit par ceci que l'homme devient immobile, qu'il devient insensible à l'égard des impressions sensorielles, et ainsi de suite; mais si nous essayons d'entrée de faire valoir un autre point de vue - et nous pourrions en faire valoir beaucoup d'autres -, alors nous pouvons aussi approcher ce qu'est le sommeil dans notre vie de la manière suivante.

Lorsque nous regardons en arrière notre vie parcourue, nous croyons voir d'ordinaire un cours homogène. Nous assemblons, à vrai dire, nos souvenirs en une manière de cours homogène; mais c'est une erreur. Vous vous rappelez de ce que vous avez vécu aujourd'hui depuis le réveil. Mais avant cela se trouve la période où votre conscience était plongée dans le sommeil ; ici, le cours du souvenir est interrompu pendant tout le temps que vous avez passé à dormir. Puis c'est à nouveau la vie diurne, puis c'est à nouveau la période de sommeil.

Ce dont nous avons ainsi conscience comme étant un cours homogène derrière nous est donc en réalité sans cesse interrompu par l'état de sommeil. Et cela, voyez-vous, a une certaine signification. Ne serait-ce que pour la conscience elle-même cela a une certaine signification. On peut dire tout simplement que nous sommes parfois prédisposés, pour

ainsi dire préparés à percevoir tout autant ce qui manque là où quelque chose manque que ce qui est plein ; mais nous ne nous en rendons pas toujours compte.

Si je vous dessinais ici sur le tableau une surface blanche de manière à toujours laisser visibles de petits cercles noirs, votre regard serait dirigé vers la surface blanche, mais de fait vous lui prêteriez moins attention qu'aux endroits où il n'y a rien, là où sont seulement les points noirs que j'aurais simplement laissés visibles aux endroits où je ne serais pas passé.

Si par exemple nous avons une bouteille d'eau de Seltz, là encore nous ne prêtons pas vraiment attention à l'eau, qui est pourtant ce qu'il y a de plus dense, mais plutôt aux petites bulles d'air, aux petites bulles de gaz carbonique qui se trouvent à l'intérieur. Nous voyons donc dans l'eau ce qui n'est pas là. Et ainsi lorsque nous regardons en arrière, ce ne sont pas nos expériences vécues que nous ressentons en vérité ; nous les négligeons à coup sûr, tout comme ici nous négligeons la surface blanche. Mais c'est autre chose que nous percevons directement. Et ce qu'ici nous percevons directement, cela exige que l'on s'en enquière de façon tout à fait précise. On ne peut y parvenir que si l'on essaie réellement de percevoir ce sur quoi au fond repose le sentiment de notre Je. Peu à peu - et dans les prochaines conférences je vous énumérerai consciencieusement les phénomènes qui mènent à cela - on arrive à remarquer que c'est cette perception des états non pris en compte de sommeil qui, en réalité, nous communiquent le sentiment de notre Je, et que nous détruisons le sentiment de notre Je lorsque nous ne dormons pas convenablement. C'est déjà là une conséquence de ce qu'il faut que soient répandues dans notre souvenir ces interruptions occasionnées par le sommeil afin que nous parvenions à un sentiment du Je qui soit en ordre. Et si vous étudiez - comme je l'ai dit, j'en reparlerai plus en détail - si vous étudiez sous ce rapport les troubles qui se manifestent dans le sentiment du Je suite à un sommeil désordonné, alors vous pourrez comprendre, preuve à l'appui si j'ose dire, le fait que le sentiment du Je repose sur ces espaces laissés vacants dans la conscience, sur ces vides qui apparaissent dans le sentiment du Je. Je ne dis pas la représentation du Je, mais bien le sentiment du Je. Or en l'homme ne vit pas seulement ce que nous pouvons appeler le contenu de la conscience de veille, car la vie dans le sommeil participe également directement à ce qui vit en l'homme, et même dans une bien plus large mesure.

Celui qui est capable d'observer réellement la subjectivité humaine découvre, en prenant clairement conscience de ce qu'est l'état de veille, que celui-ci n'a à vrai dire d'existence réelle que dans l'activité de représentation. Il nous est impossible de chercher le même degré d'état de veille dans le ressentir de l'homme. Celui-ci n'est absolument pas présent dans notre conscience de manière aussi directe que l'activité de représentation. Sa relation envers notre conscience n'est pas autre chose que celle de la vie du rêve. Aussi étrange que cela puisse paraître, celui qui est réellement en mesure de percevoir clairement la différence entre l'activité de représentation et le ressentir en tant que purs phénomènes de

la conscience doit précisément en arriver à la conclusion que, lorsque nous percevons les rêves qui se déroulent dans la conscience, nous faisons le même type d'expériences que dans le ressentir. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus longuement, mais je voulais tout d'abord évoquer aujourd'hui ce fait.

Mais ensuite, c'est une expérience similaire à celle de l'état de sommeil sans conscience et dénué de rêve que nous retrouvons en vérité dans le vouloir. Réfléchissez seulement à ceci : Vous levez votre main, vous levez votre bras, et vous avez là un effet de la volonté. Vous percevez cet effet de la volonté. L'impulsion volontaire, qui est directement spirituelle, a affaire avec le métabolisme.

Mais à bien y regarder, vous ne percevez pas davantage l'ensemble du processus interne qui se déroule entre l'impulsion volontaire et le métabolisme que vous n'avez une expérience consciente de ce qui se passe en vous lorsque votre conscience sombre dans le sommeil sans rêve. Sur le plan de la conscience, les expériences des processus proprement volontaires et les processus du sommeil sans rêve sont absolument équivalents. Et il en va de même des processus de la vie du sentiment et de ceux de la vie du rêve. Car la vie réellement éveillée ne consiste à vrai dire que dans la vie des représentations. De sorte que nous ne dormons pas uniquement lorsque nous sommes dans l'état entre l'endormissement et le réveil, mais nous dormons aussi en partie du moins lorsque nous sommes éveillés; car nous ne sommes éveillés qu'en rapport avec notre vie de la représentation, tandis que nous rêvons en rapport avec notre vie du sentiment et que nous dormons en rapport avec notre vie de la volonté.

Mais ne dites pas qu'il faut que la vie de la volonté demeure inconsciente. Car justement elle ne reste pas inconsciente. Si j'avais ici une surface blanche avec quatre ronds noirs laissés apparents, je percevrais tout autant quelque chose là où il n'y a rien, là où l'espace a été laissé vide, que je perçois dans ma conscience, en plus du reste, les éléments se présentant comme vacants, les contenus de ma volonté, qui durant la vie quotidienne éveillée restent de fait plongés dans un profond sommeil.

Et songez à présent que si l'on ne regarde pas l'homme de façon trop rigide, on découvre réellement qu'en lui entrent en jeu trois conditions ou états clairement séparés de l'esprit. En son activité de représentation est actif l'esprit éveillé; en son ressentir est actif l'esprit rêvant; en son vouloir est actif l'esprit dormant. Nous ne devons pas seulement apprendre à différencier la veille et le sommeil selon l'alternance du jour et de la nuit, mais nous devons également apprendre à les différencier dans leur interaction chez l'homme éveillé. Ces choses ont justement une signification très pratique pour la pédagogie, une signification réellement très, très pratique. Nous devons nous demander : Comment puis-je apprendre de façon appropriée à connaître cette alternance de la volonté et de l'activité de représentation, et comment puis-je par là même apprendre à m'occuper au mieux de l'enfant à compter de sa 6e ou 7e année, où j'ai particulièrement à prendre en compte cette alternance de l'activité

de représentation et du vouloir ? La réponse est : en observant l'alternance de l'activité de « se représenter » et de celle de « vouloir » dans cet autre phénomène où elle se présente de façon plus saisissable et apparente, à savoir la veille et le sommeil. En étudiant la veille et le sommeil, j'ai quelque chose à quoi je peux comparer le vouloir et l'activité de représentation.

Il faut que tout ceci soit signalé dès le début de ce cours pour la bonne raison que ce n'est qu'à travers la science de l'esprit que notre psychologie reçoit un contenu réel et authentique. Prenez aujourd'hui les manuels de psychologie, vous y trouvez des définitions du vouloir et du penser, mais cela ne reste plus ou moins que des définitions verbales. Nous devons apprendre à connaître réellement ces choses. Et l'on n'apprend à connaître réellement les choses que si l'on sait les mettre sur le plan pratique en rapport les unes avec les autres dans le monde, que si l'on est capable par exemple d'étudier le rapport entre la veille et le sommeil comme nous allons le faire, et ce tout en jetant en même temps un éclairage essentiel sur le rapport entre l'activité de représentation et le vouloir. Alors seulement on pénètre dans le monde réel, comme voudrait justement le faire la science de l'esprit. Celle-ci n'envisage absolument pas la vie spirituelle à partir seulement d'un quelconque besoin subjectif, parce qu'il est des gens pour trouver cela joli et qui n'ont du reste pas grand-chose d'autre à faire, et parce qu'ils peuvent ainsi prendre éventuellement pour sujet de bavardages dans leurs salons, parmi tous leurs sujets habituels, celui-ci que l'homme est constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Je. Car dans l'opinion des gens cela n'est souvent qu'une bonne occasion de bavarder gentiment. Mais il s'agit justement que cela ne reste pas cantonné au sectarisme des bavardages de salon, et qu'au contraire ce qui peut être réalisé par la science spirituelle dans la connaissance de l'esprit soit appelé à son tour à venir véritablement éclairer la vie humaine, de manière à ce que nous apprenions à agir sur cette existence humaine selon sa réalité pratique, là où justement nous avons désappris à le faire. Le résultat de cet oubli, c'est le chaos où se trouve l'Europe, ce sont les événements absurdes de ces cinq ou six dernières années. Car il existe un rapport entre l'oubli du contenu réel et véritable du monde et le désarroi de notre civilisation. Ceux qui croient que l'on pourrait conserver nos anciennes façons de penser se trompent très lourdement. C'est tout particulièrement dans le domaine de la pédagogie — là où l'on a le plus à penser à l'avenir de l'humanité car on y a affaire à l'homme futur — que l'on devrait en premier lieu songer aux forces qui nous rendent aptes à offrir à la génération montante autre chose que ce qu'a reçu cette génération-ci, d'où a découlé la situation effroyable de notre civilisation.

Ici déjà, peut-on dire, le regard dépasse le domaine scolaire limité à lui seul, mais en réalité porteur de salut pour le développement de l'humanité, et gagne toute l'évolution générale de cette humanité.